

TÉMOIGNAGE - XABIER OLEAGA

«La tension m'a fait perdre connaissance»

(...) Peu de temps après être revenu à la cellule, on a commencé à entendre des coups violents dans les interrogatoires. Des cris, des coups, des lamentations des torturés... Pendant toute la nuit, de temps en temps. J'ai dû rester toute la nuit debout face au mur. Le lendemain j'étais épuisé d'avoir dû rester tant de temps debout.

(...) Le lendemain je me suis du compte que c'était Iñaki Uria qui était avec moi dans la cellule. J'étais très mal et j'ai commencé à devenir nerveux. Les premiers symptômes de claustrophobie ont commencé à apparaître. Je suis atteint de claustrophobie à un stade assez avancé. J'ai reçu un traitement de psychothérapie et d'homéopathie. Je n'ai pas utilisé l'ascenseur depuis deux ans et je n'utilise jamais les transports publics lorsqu'ils sont pleins. J'ai dit que je souffrais de claustrophobie à ceux qui m'ont arrêté.

(...) On entendait des sessions d'interrogatoires. La tension allait croissant. J'ai entendu une femme qui pleurait dans la cellule d'à côté. Les gardes civils, parmi lesquels il y avait une femme, lui ont proposé des tampons et des serviettes. J'ai su après que c'était Inma Gomila. Dans la cellule contiguë, un autre des prisonniers demandait qu'on le laisse parler au juge. Il a commencé à se taper la tête contre le mur. Les gardes civils ont commencé à devenir nerveux. Ils essayaient de l'éviter par des menaces.

(...) A ce moment-là, je ne sais pas si c'est à cause de la claustrophobie ou de la tension, j'ai perdu connaissance et je suis tombé. Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi. Je pense que cela a duré quelques minutes. Ils ont commencé à devenir nerveux. Ils disaient d'un air inquiet qu'ils allaient peut-être devoir m'emmener à l'hôpital. Ils m'ont étendu sur le lit de la cellule, qui était un matelas sale sur une espèce de lit en pierre. (...) Ils m'ont de nouveau emmené à l'interrogatoire. Cette fois ça a été plus dur. Des flexions avec les cuisses, des cris, des coups avec quelque chose qui ressemblait à un journal roulé... mais ce n'était pas des coups forts, plutôt des simulacres.

(...) Depuis le moment où j'ai vu le médecin samedi jusqu'au dimanche matin, cette période a été spécialement tendue. Ils m'ont interrogé encore et encore. Lors d'un des derniers interrogatoires, ils m'ont dévêtu et m'ont obligé à faire des pompes, jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Dans cette position ils faisaient semblant de me pousser ou de me frapper avec un tube de carton, ils chargeaient le pistolet et ils tiraient sur moi à blanc, quelquefois en pressant le canon sur ma tête. Dans la cellule d'à côté, on entendait des simulations de cris de tortures, et ils me menaçaient en me disant qu'ils allaient m'emmener chez ceux-là, ils me disaient que j'avais eu de la chance parce qu'eux étaient gentils. Je tremblais de peur et de froid, les yeux bandés, dans l'obscurité, avec la claustrophobie... A la fin, ils m'ont emmené pour déclarer vers trois heures du matin. Ils m'ont lu mes droits et ils m'ont dit que mon avocat d'office était derrière moi. Je ne l'ai pas vu. Ils m'ont posé environ 25 questions et je n'ai répondu que à deux. Ils se sont fâchés et ils m'ont dit qu'ils me garderaient encore deux jours. Ils ont essayé de me le faire croire avec un papier là-dessus, mais il était clair que c'était faux.

Je suis arrivé devant le juge vers six heures. Je lui ai dit comment j'avais été traité et je lui ai demandé quel était le moment pour porter plainte. Il m'a répondu que ce n'était pas le moment, mais que je parle de toutes façons. Il ne m'a rien demandé, ils ne s'est même pas montré intéressé. Et il ne m'a pas dit quel était le bon moment pour porter plainte.

J'ai oublié de dire que quand j'étais nu et qu'ils me faisaient faire des pompes, en faisant semblant de me frapper, ils suivaient la méthode de torture appelée la roue. Cela consiste en faire un bruit terrible de temps en temps en faisant cogner des barres de plastique dur ou de métal contre une espèce de table.

A dire vrai, plus que des souffrances physiques, ils m'ont mis sous pression psychologiquement et ils m'ont épuisé mentalement. Dans mon cas au moins, ils ont plus simulé qu'appliqué. Ils m'ont frappé, mais sans me faire mal physiquement, avec la paume de la main, avec des tubes de carton, des billes de carton, ils me poussaient à quatre ou cinq, mais sans violence, surtout pour m'étourdir. Et quand ils m'exécutaient avec le pistolet sur la tempe, ils n'étaient pas très crédibles.